

Histoires de Luis et de Sepúlveda

Chronique après chronique, l'auteur chilien se confie. « Histoires d'ici et d'ailleurs » est un livre d'amis et de convictions.



récit
Histoires d'ici et d'ailleurs ***
 LUIS SEPÚLVEDA
 traduit de l'espagnol (Chili)
 par Bertille Hausberg
 Métailié
 160 p., 17 euros

La dure et tendre fragilité des héros ». Le titre d'une des chroniques qui composent *Histoires d'ici et d'ailleurs* pourrait, selon nous, être carrément le titre du nouveau livre de Luis Sepúlveda.

Fait de textes « très personnels » d'après l'auteur, ce recueil nous emmène au plus près du Chilien. Événements marquants (son retour au Chili en 1990 après quatorze ans d'exil, sa rencontre avec l'éditrice Anne-Marie Métailié, des instantanés de son année de vie avec les Indiens shuars...), « affinités électives » (avec le photographe Daniel Mordzinski, le poète Mario Benedetti...) et réflexions diverses (sur l'environnement dans « Plateforme Larsen B. », Berlusconi dans « Un vieux qui ne me plaît pas » ou les livres dans « Observations sur l'intellectualité »...) permettent d'approcher l'auteur du *Vieux qui lisait des romans d'amour*. Et de découvrir la « dure et tendre fragilité » de celui qui passe de la première personne du singulier à la troisième du pluriel uniquement quand il écrit sur les « héros ».

Dur quand il revient sur l'histoire de son pays (« *Maintenant on appelle ignorance le manque de courage civil et la complicité avec les criminels en uniforme, l'oubli des devoirs élémentaires est devenu de la négligence et l'assassinat, un excès* »), tendre quand il parle de ses amis (« *Nous parlons du présent, de notre manière de voir la situation politique, nous rions en citant les classiques du marxisme, quelqu'un me demande ce que j'écris et je lui réponds : Un roman qui parle de nous* »), Sepúlveda signe, à travers contes et chroniques, un autoportrait sincère et vibrant. « *Les amis, c'est l'intimité* » nous dit-il (voir entretien ci-contre). Les sujets qui nous touchent aussi, bien sûr. Ce livre lui ressemble donc comme deux gouttes... de sang. Les *Histoires d'ici et d'ailleurs*, c'est l'homme derrière le combattant, l'ami derrière l'auteur. C'est un livre bouleversant, écrit dans une langue simple et franche, qui prend directement aux tripes. Quitte à les tordre.

A. N.

dates

1949. Naissance à Ovalle (Chili). **1975.** Sepúlveda est condamné à 28 ans de prison pour « trahison de la patrie ». **1977.** Grâce à Amnesty International, la peine est commuée en huit ans d'exil en Suède, années qu'il passe à sillonner l'Amérique du Sud. Pendant un an, il partage la vie des Indiens shuars. **1982.** Arrivée en Europe. **1992.** Le *vieux qui lisait des romans d'amour*, reconnaissance internationale. **1996.** Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler. **2003.** La folie de Pinochet.



LUIS SEPÚLVEDA compare les exilés à des loups : « En Finlande, j'ai observé le comportement d'un loup. Je me suis vraiment identifié à lui quand je l'ai vu s'éloigner de la meute et hurler, tout seul. » © DANIEL MORDZINSKI.

« Le pardon commence quand le responsable des crimes le demande »

ENTRETIEN

« Histoires d'ici et d'ailleurs » rend hommage à plusieurs de vos amis.

C'est un livre très personnel, j'y parle de personnes que j'ai aimées, que j'aime beaucoup. Les amis, c'est aussi l'intimité, c'est donc un livre dans lequel je me dévoile un peu. Ces hommages étaient nécessaires car ces personnes ont été très importantes dans ma vie. Certaines d'entre elles sont mortes, mais elles sont toujours présentes. On garde le souvenir des gens qu'on a perdus. La perte fait partie de l'inventaire personnel de chacun, on se construit avec ses pertes.

On lit, à nouveau dans ce livre, votre engagement politique et écologique.

L'engagement est un mot que je déteste : il est possible de s'engager et de se désengager très facilement. Avant d'être écrivain, je suis un citoyen, et de ce fait en relation éthique avec le monde dans lequel je vis. Ce lien éthique est présent dans tous mes livres, mais je ne suis pas un écrivain écologiste. Ça n'existe pas. Cela dit, bien sûr qu'il y a une préoccupation pour l'environnement dans mon œuvre, une critique très claire du statu quo. Rien n'a changé. La devise du comte de Montecristo, « Ni oubli ni pardon », revient comme un leitmotiv dans vos textes. C'est la vôtre ? C'est encore une question d'éthique. Le pardon est une idée très belle et généreuse, mais il commence quand le responsable des crimes demande pardon. Jusqu'à pré-

sent, aucun responsable ne l'a fait. Il est donc ridicule de prétendre que les victimes doivent pardonner et la devise du comte de Montecristo est de rigueur.

Dans votre texte intitulé « La société du comte de Montecristo », la tendresse côtoie cette radicalité.

Absolument. C'est cette tendresse qui fait vivre. Les dictatures ont essayé de transmettre toute leur haine à la société, mais elles n'ont pas réussi. Nous, nous avons conservé la tendresse, car, même si nous sommes passés par de très mauvais moments, nous avons toujours su que nous avons raison. Nous n'avons jamais ressenti de haine. Normalement, on hait ses ennemis, mais aucun tortionnaire, aucun dictateur n'avait les qualités nécessaires pour être notre ennemi. Ce qu'on a ressenti à leur égard, c'est un profond mépris. Éprouver de la haine serait leur donner trop d'importance. De l'amertume, il y en a, car nous n'avons pas atteint nos buts. Mais on peut vivre avec ça.

Vous avez de l'espoir, aujourd'hui ?

Oui. Dans tous les pays, il y a des mouvements sociaux qui deviennent de plus en plus forts. Ces dernières semaines, dans beaucoup de pays, la société a donné des signes de réveil. Les jeunes descendent dans la rue pour dire « Mon futur n'est pas celui des banquiers, mon avenir n'est pas celui de la Banque mondiale ». On peut observer cela dans le monde entier, c'est très intéressant. Il n'y a qu'un seul modèle économique, planétaire et global.

Mais à côté de ça, il y a les citoyens. Il faut voir maintenant s'ils auront la force de lutter contre ce monstre. Les jeunes qui manifestent en Grèce, en Espagne, au Portugal, me donnent de l'espoir, car tous parlent d'une même voix.

Dans vos très drôles « Observations sur l'intellectualité », vous tournez en ridicule ceux qui ne jurent que par la « grande littérature ».

J'ai une profonde aversion pour les rats de bibliothèque. Je préfère les gens qui aiment la vie à ceux qui sont atteints du fétichisme de la culture. Mes lecteurs partagent cet humour.

Vous dites « Je parle de livres que les autres n'ont pas lus et ceux dont ils parlent ne m'intéressent pas. » Que lisez-vous ?

Le monde change, les jeunes ont d'autres préférences. Les livres d'économie ne m'intéressent pas. Je crois dans les vertus fondamentales du fait de faire l'amour, donc les livres de développement personnel ne me concernent pas. Et je n'ai pas besoin de livres pour apprendre à me faire des amis : il me suffit de sortir dans la rue pour rencontrer d'autres personnes. Je suis un lecteur désordonné, mais ce que je demande à un livre, c'est de me livrer une bonne histoire bien racontée. Je suis un lecteur cruel. Un livre qui n'a pas commencé à me raconter une histoire avant la page 5, je le balance. Et je recycle beaucoup.

Propos recueillis par
 ADRIENNE NIZET

Quotidien National
 T.M. : N.C.
 BELGIQUE
 VENDREDI 20 MAI 2011

LE SOIR